

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon ATHANASIADES

Le journalisme et la Guerre (suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1917, tome 16, p. 78-80

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Le journalisme et la Guerre

*(Suite)*

Je ne veux pas dire que sans les journaux la guerre n'aurait pas éclaté. Ce qui est certain, c'est qu'elle serait depuis longtemps terminée. Car, voyez l'action du journaliste et le devoir nouveau que la guerre lui impose. Il doit maintenir ses compatriotes dans cet état voisin de la folie, que l'on a appelé « furor ». A lui de raffermir les confiances chancelantes et de faire pénétrer dans le peuple le désir de la victoire ; plus que cela, la volonté ferme de ne déposer les armes qu'après avoir anéanti le dernier soldat ennemi. Tenir ! Voilà le mot magique qui réveille aujourd'hui les endormis et donne l'élan aux hésitants. Et pendant ce temps, le canon tonne, les mitrailleuses crépitent, le sang coule et des contrées autrefois riantes et pleines de verdure ne sont

plus que déserts arides d'où s'élèvent les plaintes des blessés et les râles des mourants.

Tenir ! Vaincre ! Oui, mais pour cela que d'entorses à la Vérité, que de restrictions voulues par la Patrie ! Cela explique les jubilantes et enthousiastes campagnes de presse qui, à chaque nouvelle expédition, promettent monts et merveilles. Ce sont les Allemands entrant à Paris, musique en tête ; ce sont les Cosaques caracolant fièrement dans la Wilhelmstrasse. Les uns veulent escalader les Pyramides et réveiller les momies grimaçantes sous les regards consternés des Sphinx ; les autres se voient déjà chantant le *Te Deum* de la victoire sous les coupoles dorées de Ste-Sophie. Puis, c'est Verdun, où l'on prendra le train direct pour Paris, ou encore la Somme qui sera l'ultime coup d'assommoir ! ! ! La liste serait longue de ces douces illusions, si cruellement déçues. Et l'avenir nous en réserve bien d'autres !

Il y a mieux que tout cela. C'est la facilité extraordinaire avec laquelle le journaliste oublie ou paraît oublier. A coup sûr, vous vous êtes dit : « Après la guerre, il faudra réhabiliter les arracheurs de dents et dire : menteur comme un journaliste ! » Que non pas ! Respectez, s'il vous plaît, ces honorables messieurs, qui mentent et se contredisent, il est vrai, mais pour la gloire et le salut de la patrie.

Qui ne se souvient des fanfares claironnantes annonçant au monde entier la prise d'un bastion ou la chute d'une ville ennemie ? Quel concert de louanges et d'hymnes solennelles, quel débordement de lyrisme pour chanter la gloire de ceux qui, par leur vaillance, ont forcé l'adversaire dans ses « derniers » retranchements et précipité la victoire finale. Cette même place est-elle retombée au pouvoir de l'ennemi ? Peuh ! tout l'univers apprend que cette place n'avait aucune importance, que la cession en a été « conforme aux plans » et que cette perte ne fait que renforcer la situation générale.

Un groupe de mécontents brisent quelques vitres. Vite, la presse adverse en prend bonne note et le lendemain, les lecteurs avides de nouvelles sensationnelles sont satisfaits. Les « manchettes » annoncent : Soulèvement de la foule à X..., répression sanglante, etc., etc. Un pauvre diable, dégoûté de la guerre et de ses horreurs, passe la frontière : l'armée ennemie est en pleine démoralisation et ne peut plus offrir qu'une faible résistance...

Pauvres neutres qui avalent toutes ces couleuvres ! Ils doivent passer aux yeux des belligérants, — permettez-moi le mot — pour de fiers imbéciles ! Et combien de sots toujours prêts à gober tous les canards que lance leur journal !

Réfléchissons donc un peu et sachons bien que toutes ces contradictions, tous ces pieux mensonges n'ont qu'un but : relever ou maintenir haut le moral de la nation. C'est une consigne. Et si par hasard, un journal se permettait un langage trop franc, que dirait dame Anastasie ? Si demain, tous les journalistes de l'univers, dans un accès de sincérité, — peu à craindre, il est vrai — dévoileraient à leurs lecteurs la situation exacte, leur mettaient sous les yeux toutes les basses intrigues qui se nouent dans les coulisses, je crois fort qu'au bout de quelques jours il n'y aurait plus un soldat dans les tranchées ; tous auraient jeté leur fusil, écoeurés de ce qu'ils auraient appris.

Ainsi, amis lecteurs, soyons prudents. Lorsque nous feuilletons le dernier numéro, pensons parfois aux précédents. Une pointe de scepticisme éclairera notre esprit et nous n'en comprendrons que mieux le drame qui se déroule sous nos yeux.

LÉON ATHANASIADÈS.